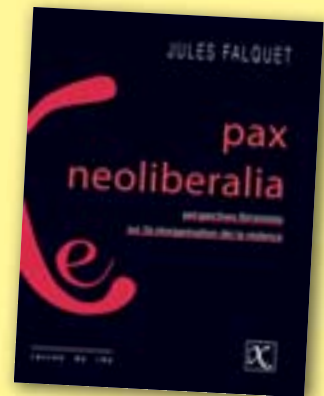


« Guerre de basse intensité contre les femmes ? » → par Pascal Maillard, secrétaire national

En ce mois où se tient la Journée internationale des droits des femmes, en une période aussi où les conservatismes gagnent du terrain – remise en cause du droit à l'avortement dans plusieurs pays européens et aux États-Unis, dépénalisation des violences conjugales en Russie –, la rédaction a estimé important de rendre compte de l'ouvrage de Jules Falquet, *Pax neoliberalia*, sous-titré *Perspectives féministes sur (la réorganisation de) la violence*. La sociologue, spécialiste des pays d'Amérique latine, pose avec acuité la question des différentes formes de violence contre les femmes, dans leurs rapports avec les logiques de classe et de race.



Jules Falquet, *Pax neoliberalia*, Perspectives féministes sur (la réorganisation de) la violence, Éditions iXe, 2016.

P*ax neoliberalia* est bien sûr un titre ironique, une antiphrase. Cette paix oxymorique est une guerre permanente, de basse intensité, « cet état paradoxal et instable dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui ». Le livre prend la suite d'un ouvrage paru en 2008 : *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation* (La Dispute, Paris). L'hypothèse de ce second essai est de montrer que la violence contre les femmes joue un rôle central dans « la réorganisation néolibérale de la coercition » et qu'il existe des continuités frappantes entre violence de paix et violence de guerre. Jules Falquet, maîtresse de conférences à Paris 7 et féministe engagée, a vécu plusieurs années dans des pays d'Amérique latine où elle a pu étudier les modalités et l'évolution de ces coercitions dont les femmes sont les victimes. L'ouvrage présente quatre analyses contextualisées, « à partir de fragments de réalités historico-géographiques hétérogènes » mais reliés entre eux par une commune « interpénétration croissante de différentes dynamiques de violence et de guerre » : étude de la violence domestique au Salvador dans ses rapports avec la torture ; analyse de l'institution du service militaire en Turquie, reprise d'une très belle préface au livre de Pinar Sele, *Devenir homme en rampant* (L'Harmattan, 2014) ; étude de l'effroyable rationalité des féminicides de Ciudad Juarez au Mexique, analysés comme mélange de violence « privée » et « publique » ; étude enfin des exactions infligées aux Indiennes et Métisses guatémaltèques et de leur combat pour « visibiliser » les violences dont elles ont été victimes. Le livre s'achève par la traduction d'un poème bouleversant de l'écrivaine et poète hondurienne Melissa Cardoza, écrit à la mémoire de l'activiste environnementaliste indienne Berta Cáceres, son amie assassinée le 3 mars 2016.

Si nous avons fait le choix de nous intéresser au premier chapitre, c'est qu'il a un statut particulier dans l'ouvrage. Seul texte ancien, « censuré » de la thèse de Jules Falquet, « Guerre de basse intensité contre les femmes ? » porte sur la violence domestique comme torture, à partir de l'exemple du Salvador.



▼ Jules Falquet montre comment des techniques de guerre psychosociales exercent un contrôle des corps et des esprits et fabriquent la passivité individuelle et collective. ▲

L'hypothèse de cette étude est audacieuse et radicale. Prenant appui sur une observation de Mercedes Cañas, une féministe salvadorienne qui avait remarqué « que certains maris/compagnons frappaient leurs femmes de manière à ne pas laisser de traces, comme des tortionnaires expérimentés », la sociologue fait la démonstration de la proximité des méthodes et des effets psychodynamiques entre la violence domestique et la torture politique : lieu clos, espace de non-droit, position d'isolement matériel, moral et social, déstabilisation psychologique, « impuissance apprise » (« le fait de ne plus pouvoir/vouloir/savoir répondre aux actes violents »), nature propre des violences, etc. La convocation des travaux de Christine Delphy permet ensuite à Jules Falquet de construire une analyse de la dimension politique de la violence domestique : « Le contexte de la violence contre les femmes, bien loin d'être naturel, est organisé par une conception globale du droit. » Même si certaines législations sont protectrices, l'édifice juridique patriarcal constitue la sphère privée comme espace de non-droit. La dernière partie de cette étude, qui rappelle que les techniques de « guerre de basse intensité » ont été développées à partir des pratiques de l'OAS avant d'être « exportées » en Amérique du Sud, établit un lien fort entre les phénomènes en apparence privés et les fonctionnements collectifs et publics. Jules Falquet montre alors comment des techniques de guerre psychosociales exercent un contrôle des corps et des esprits, fabriquent la passivité individuelle et collective ou concourent encore à « extorquer aux femmes d'importantes quantités de travail gratuit ».

L'essai de Jules Falquet n'est pas de ceux, techniques et volumineux, qui pourraient décourager les lecteurs pressés ou les collègues qui ne sont pas des spécialistes de sociologie. D'une écriture élégante et précise, s'appuyant sur de nombreux témoignages, ses 170 pages se lisent facilement, pour notre plus grande instruction. Ce livre nécessaire parle de notre présent, mais aussi d'un futur très inquiétant. ●